

Kompong-Chom le 6 novembre 1906

Avant de clore ma lettre
je vous envoie cette photographie
de moi l'après-midi et le soir. J. matin en France

Vous me reconnaîtrez
j'espère, quoiqu'il
ne me reste plus le haire.

Le militaire qui m'a osé me l'ayant fait sauter
volontairement, m'ayant du même coup
le bout du menton.

Mon cher Monsieur Bomes,

Vous voudrez bien m'excuser
d'avoir un peu tardé à vous écrire.

Ce n'est pas l'excès de travail qui m'en a
empêché, c'est le manque de temps, pour donc
il faut employer cinq heures pour voir aux
apéritifs.

Je suis maintenant à Kompong-Chom.
C'est la brousse. La province de Ng-Chom
borne le Cambodge du côté du Siam
sur une très longue étendue de terrain.

Je me plais beaucoup dans ce pays.

Comme pays de chasse, il doit être unique
au monde, on y trouve, à l'état sauvage, tous
les animaux de la création, le lion excepté;
éléphants, buffles, tigres, panthères, ours, élans,
cerfs, sangliers, chevreuils, singes, et tout

Le menu gibier d'Europe.

On ne fait en de chasses magnifiques, car il n'est pas dessein d'aller bien loin pour chasser ces animaux, on les tire parfois à 500 mètres de la caserne. Ainsi, lundi dernier, nous sortîmes trois; dans deux heures de chasse, nous tirâmes neuf cerfs et un sanglier.

Une chasse bien intéressante et pas fatigante, c'est la chasse en plaine sur éléphants dressés, nous y allons de temps en temps, il y a six éléphants à la Résidence. Vous entendriez alors les belles fusillades. C'est un plaisir vraiment royal.

Quel dommage que Kompong-Chom soit si loin de Montarnaud, je vous inviterai à venir faire une partie de chasse.

Quant au poisson, cela dépasse l'imagination; le volume du poisson doit presque l'égalier dans le fleuve (le Stung-Sen), le volume de l'eau. L'an dernier, on fit, aux basses-eaux, exploser une cartouche de dynamite, dans le lit du fleuve; on faillit empoisonner

Dans les rivières. La quantité de poissons
tués par l'explosion, était-paraît-il, fantastique.

On reste rêveur quand on songe aux fautes
de la vie dans ces pays-ci.

L'indigène ne travaille que deux mois
par an. Un mois pour les semailles et un
mois pour la moisson du riz.

Le Cambodgien n'a besoin de rien; il
cultive pour sa consommation au bon lui
semble. Pour garnir sa table, il n'a qu'à
arracher quelques crius à la queue de son
cheval pour prendre du gibier et il n'a qu'à
plonger sa main dans un ruisseau pour
avoir une pitance.

Pour quelques plumes d'oiseau, qu'il a
abattu avec une flèche, le Chinois lui donne
un sampoth (Grand manchoir de couleur que les indigènes
portent autour de la ceinture) C'est l'unique pièce de
son costume.

Quelle différence avec la vie de l'ouvrier
français. Il est vrai que ce dernier jouit ?...
de tous les avantages de notre civilisation.

Quant à moi, je fais d'une santé parfaite. J'espère et je désire de tout cœur qu'il en soit de même pour vous et pour les membres de votre famille.

Je suis, on ne peut mieux, être satisfait de ma nouvelle situation. Je n'ai éprouvé aucune déception, bien au contraire.

Nos petits soldats, ~~ont~~ la plupart, très dévoués; sur cent-cinq miliciens que nous avons ici, il y a quarante rengagés, ses derniers surtout, sont dévoués jusqu'à la mort. C'est parmi ceux là qu'on choisit son escorte lorsqu'on va à la chasse aux pirates sur les frontières du Siam. Malheur à celui qui porterait la main sur nous.

Parmi les vieux doï (sergent) il y a qui, pour opérer une arrestation difficile ou délicate, rendraient des points, pour l'astuce et pour l'audace, à un détective anglais.

On peut s'aventurer sans crainte dans l'immense forêt vierge, escorté par de tels hommes. On ~~en~~ peut chez ces vieux

(L'autre feuillet (S. V. P.)

brisquants un dévouement sans bornes, ainsi
je l'ai vu pour moi, ~~véritablement~~, quand je
suis allé dans la brousse; pour m'offrir une
légère figure de rotin ou de haubau, ces
s'y jettent dedans pieds nus.

Ces miliciens sont ^{bien} très traités, mais aussi
leur dévouement est bien reconfortant,
surtout dans les forêts; forêts dont nous
ne pouvons ^{rien} faire ^{une} idée de la magnifique
grandeur. Dès que l'on a marché
quelques instants sans ces arbres géants,
on se sent involontairement pris par une
vague inquiétude, une angoisse inex-
pliquable nous serre la gorge, et
l'homme le plus loquace ne trouve plus
un mot à dire, évitant tout bruit et
étouffant involontairement le bruit de ses pas.

Je ne sais pas si cela provient de l'imposante
beauté de cette végétation ou si c'est le
profond silence qui plane toujours sur
ces forêts qui nous impressionne ainsi.
mais l'impression existe et personne ne

L'évite. Les indigènes ressentent cet appel au silence encore plus vivement que les Européens. Il est impossible de les faire parler à haute voix.

Il est temps que je m'arrête, je donne au lyrisme; et puis cette causette est aussi longue que celles que nous faisions autrefois, nous asseyez-vous?

Nous causerons quand je reviendrais en France. Vous, nous me raconterez les événements politiques qui se seront produits, pendant mon absence, et moi je vous parlerai de quoi..... parbleu, nous le savez bien, de la Colonie, du Cambodge. Afin de pouvoir nous entendre (nous-mêmes) nous ferons bien, je crois, de nous partager le temps, une heure ou deux chacun, n'est-ce pas?

Si vous montrez ma lettre à Madame Gomez, elle nous répondra sûrement, que seul, ce système est praticable.

Dans votre réponse nous me donnerez votre avis sur ce sujet.

Voilà le clairon qui sonne le réveil après la sieste. Pour causer avec nous, je n'ai pas fait de sieste. C'est absolument comme cet été, quand nous veniez chez moi, après le déjeuner.

Et pourtant j'aurais eu besoin de dormir cet après-midi. Le soir, on vint m'inviter pour aller passer la soirée chez le Receveur des Douanes et Régies; il s'agissait de baptiser la nouvelle jonque de la douane.

Pendant que nous preinions le café, cognac, liqueurs, bière et enfin le champagne, on y présentait plusieurs noms, qui, après une très longue discussion, furent rejetés.

La conversation dévia et lorsque nous nous retirâmes fort avant dans la nuit, la barque n'était pas encore baptisée.

Le matin, comme j'étais dans le jardin qui nous est commun avec l'Inspecteur de la Garde Indigène, j'ai vu passer

(toute la bande ; ils venaient de l'infirmerie.
C'est extraordinaire, il faisait frais pourtant
ce matin, ils avaient tous une abominable
migraine & ils venaient de prendre
de l'antipyrine. Ils apportaient même
un cachet pour moi.

Je n'y ai pas goûté. Comme ce soir, nous
sommes invités à aller dîner chez le
Surveillant des Travaux Publics, qui a
tue hier, un lièvre et deux poules sauvages,
je le garde pour demain.

Adieu, mon cher Monsieur Bonnes,
ne vous inquiétez pas trop à Montarnaud
vous pourriez encore maigrir.

Vous voudrez bien, je vous prie, donner
le bonjour de ma part à Madame Bonnes
à nos enfants ainsi qu'à votre gendre.

Je vous serais obligé, si vous voulez
en faire autant pour Messieurs Mège,
Martinier, Hombras. Dussouy, ^{Raynaud} Gayraud

En attendant de vous lire, je vous
prie de croire à ma sincère amitié

Je vous prie de croire à ma sincère amitié
Bien cordialement à vous
Quarré

Il est arrivé ces jours-ci par un
télégramme officiel que le ministère
était repassé. Il avait assez duré probablement.

Bande
Juchingues
Montarnaud
Bonne
Cambray